

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 2 Rue Brochet

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

Les enfants, pendant ce mois, finissent leurs costumes de plage et de voyage. On les couvre d'une sorte de petite houppelande en quadrillé de laine qui les *anglomanise*, sans rien enlever à leur grâce parisienne; beaucoup de poches — nos voisins aimant le confortable, même pour les petits; — une ceinture de cuir ramasse l'ampleur sans serrer la taille et la manche doublée de velours peluche se rejette en parement; grand col carré. Avec le grand chapeau les fillettes sont tout à fait gentilles dans cette simple tenue. Mais on apprête pour leur toilette d'hiver des costumes charmants avec les mêmes étoffes employées pour leur maman, ce qui nous semble bien un peu luxueux. Leurs chapeaux sont en feutre de couleur, en peluche



Costumes en cachemire de l'Inde et velours de chasse grenat, pour fillettes de 10 et 14 ans.
De madame Hubler, 30, rue de Clichy.

lisse et ombrée et les ornements se composent de nœuds en ruban de moire, de plumes et de pompons; les bords font auréole, quelques-uns se croquent, d'autres se relèvent par un énorme pompon de plumes.

On en fait aussi entièrement en peluche, le dessous coulissé, mou et enveloppant la figure comme dans une calèche, avec des brides nouées par dessus et de côté, entre la calotte élevée et la passe; ce chapeau est original au possible sur la tête d'une jolie bambine. Elles porteront aussi de petites capotes chiffonnées, avec brides en étroit ruban de moire que l'on nouera de côté d'une double petite coque.

Nous avons vu plusieurs costumes que nous allons décrire : celui de mademoiselle Marguerite de S., une blondine charmante, est en surah bleu pâle et drap bleu de roi. Un long bouillonné forme le devant qui finit en volant disposé en plis creux et dépassé par un plissé de drap bleu. Les côtés sont en drap ainsi que le dos; les premiers, plus courts que la robe, sont abattus aux angles où se trouve une poche décorée de boutons; la manche est fendue sur un bouillonné en surah. Le chapeau est à très grand bord en feutre bleu de roi, la calotte enveloppée d'une belle plume bleu de ciel. Bas en fil d'écosse bleus et demi-botte en chevreau mat à claques vernies.

Un autre plus simple est en vigogne marron doré; pour jupe, un grand plissé sur lequel s'ajuste une robe plissée de plis creux dont le bas fait second volant; pour garniture au col, à la manche et au devant, un galon de peluche ombré du loutre au havane clair. Capote en peluche lisse loutre garnie de ruban de moire, mentonnière agrafée de côté. Citons un autre grand chapeau en feutre à longs poils, grenat ombré; passe en auréole, n'ayant pour garniture qu'un beau ruban de moire grenat, ombré, drapé autour de la calotte et noué sur la passe et à plat par plusieurs coques formant cocarde; c'est, à notre avis, l'un des plus jolis et des plus seyants. Le chapeau à passe très avançante, a la calotte élevée, entourée d'un haut galon fermé par une large boucle dorée et une aile d'oiseau fuyante derrière.

Voilà la nouveauté pour les fillettes; bien d'autres petites formes se portent encore, mais moins nouvelles et plus courantes, nous ne les décrivons pas.

Un fort élégant costume que l'on a vu porter par une mignonne enfant au mariage de la grande duchesse de Bade, est en drap crème et velours rubis, un genre à caractère inspiré de l'époque Louis XIV. Un volant à plis creux en velours fait le bas de la jupe, sur laquelle s'ajuste un genre d'habit Louis XIV en velours qui se détache, devant, sur un grand gilet en drap crème, abattu aux angles; sur ces angles, une poche découpée comme le gilet produit l'effet d'une seconde basque. Ce gilet s'arrête à dix centimètres du bord du volant, et tout le long court en jabot un coquillé de dentelle. Poche derrière sur l'habit. Manche à parement de drap crème et manchette de dentelle.

Les toutes petites filles portent des robes en lainage à mille carreaux de ton neutre, où les taches passent inaperçues; la jupe plissée est dépassée de cinq centimètres par un plissé à larges plis couchés en cachemire grenat d'un très bon effet, et la robe ajustée sur la jupe se croise et se ferme par deux rangs de boutons. Grand col et parement grenat sur lesquels se détachent un col et une manchette en nanzouck dont le large ourlet marqué par un point anglais, reçoit une fine dentelle-torchon.

Les pardessus se font presque tous en drap de fan-

taisie dans les tons gris ardoise et pintade mélangés; myrte un peu bleuté et d'un bleu qu'il est difficile de désigner : ce n'est ni le bleu gendarme, ni le bleu douanier, ni le bleu marine; qu'il vous suffise de savoir, mesdames, que c'est le bleu à la mode, sans autre nom.

Les grands cols de lingerie, en guipure ou brodés, sont les seuls admis dans les toilettes des fillettes; les plissés, les ruches à l'encolure et aux manches ne sont point assez jeunes, aussi faut-il absolument les supprimer; plus le cou est dégagé mieux cela est.

On fait pour les fillettes qui portent encore des tabliers, une forme blouse très gentille : le décolleté de la poitrine et du dos est carré et la forme est princesse; une patte rejoint le dos au devant; au bas et à l'entournure, un plissé ou un tuyauté, une large ceinture en cuir et, pour les coquettes, un ruban de moire. Nous avons vu ce tablier fait d'une percale écriée à petits bouquets pompadours, les volants liserés d'une ganse de soie assortie à l'une des couleurs du jeté.

On fera beaucoup pour l'automne et l'hiver, des premières jupes en cachemire garnies d'un volant tuyauté qui dépassera la robe de cinq à dix centimètres, suivant la taille de l'enfant. Cette jupe ou jupon devra trancher avec la robe; pour les teintes beiges, les plus jolies combinaisons seront le loutre, le grenat, le bleu; la robe bleu marine se détachera sur le jupon grenat, les petits écosse, sur l'une de ces couleurs. Les bas devront s'harmoniser avec la première jupe.

Les mamans qui exigent, avec raison, que leur enfant ait une bonne tenue en étudiant leur piano, en écrivant, trouveront un excellent auxiliaire dans la ceinture de grâce de madame Léoty, 8, place de la Madeleine. Les jeunes filles délicates qui ont une tendance à se courber se trouveront bien de la porter pour l'étude du piano; elles y seront soutenues sans fatigue et sans aucune pression. La ceinture de grâce se porte indifféremment dessous et sur le corsage de la robe; elle peut être une coquetterie charmante si elle est faite de velours, de peluche ou de faille éventailée en soie de couleur. Les corsets de madame Léoty ont une coupe gracieuse, qui donne au buste de l'élégance. En harmonie avec les modes qui allongent la taille, ils prennent les hanches, maintiennent l'embonpoint sans gêner les mouvements auxquels ils laissent toute liberté; l'exécution en est soignée et des garnitures coquettes ajoutent encore à leur élégance.

CORALIE L.

EAU ET POMMADE VIVIFIQUES

De M. A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur, Seul dépôt, 5 bis, rue des Rosiers (au Marais).

M. Bonneville nous a communiqué la correspondance de nos abonnées, et nous voulons les remercier ici des éloges et des compliments flatteurs qu'elle contient pour nous. En leur indiquant l'Eau et la Pommade vivifiques comme les meilleurs remèdes contre la chute des cheveux et pour leur entretien, nous étions certaine d'avance du bon résultat et, par conséquent, de la satisfaction de celles de nos lec-



Falconer imp. Paris.

4333

Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot. 2.

Toilettes de M^{lles} Vidal. 114. r. Richelieu - Châle long en Cachemire des Indes.

Corsets de M^{me} Léoty. 8. Place de la Madeleine - Parfumerie de la M^{me} Guerlain. 15. r. de la Paix.

trices qui en feraient usage. La Pommade vivifique n'est pas seulement un remède, elle est aussi un préservatif contre la chute et la décoloration prématurée des cheveux; elle les fait repousser aux places dégarnies, elle les rend souples et brillants; alternée avec l'Eau vivifique, elle enlève et prévient les pellicules qui, souvent, sont la cause de leur perte. Nous engageons à s'en servir habituellement pour éviter les maladies du cuir chevelu. Encouragé par le

réel succès de ces deux cosmétiques, M. Bonneville vient de composer un dentifrice excellent, auquel nous souhaitons la bienvenue. Cette eau donne une haleine pure, arrête la carie des dents, raffermi les gencives, et quelques gouttes sur un peu de coton calment les douleurs. L'excellence des produits de M. Bonneville nous est un sûr garant de celle du dentifrice vivifique.

C. L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 133 et 135).

Costume en cachemire de l'Inde et velours de chasse grenat, pour fillette de dix et quatorze ans. — Robe cintrée au dos, vague devant et rehaussée d'un volant plissé à plis creux; l'espace qui sépare les plis est appliqué d'un biais en velours pékin, et deux bandes, taillées en biais, cernent un plastron plissé. Un ornement en velours pose sur la couture de réunion de la robe et du volant; il s'ouvre et s'enfuit devant, se garnit d'une dentelle Suisse et se relève de quelques plis sous un nœud en cachemire placé derrière. Grand col arrondi garni de dentelle et poignet au bas de la manche ronde.

Costume en cachemire et velours de chasse. — Jupe garnie d'un biais et plissée verticalement. Une draperie en cachemire, garnie d'un biais, se relève irrégulièrement et forme, derrière, un pouf chiffonné; dentelle au bas et nœud-fichu en velours entouré de dentelle, pinçant, de côté, le bas de la draperie pour simuler comme une draperie nouée. Corsage à basque avec biais



Costume en satin et pékin, moire et satin noir, de madame Hubler.

de velours au bas, remontant devant et s'arrêtant sous un grand col en velours, entouré de dentelle. Sur la basque du dos, nœud pareil à celui de la tunique, mais plus grand. Manche ronde ornée d'une draperie en velours formant lien dessus; dentelle et plissé.

Costume en satin et pékin, moire et satin noir. — Jupe en taffetas garnie de trois tuyautés, le tablier couvert d'une suite de petits volants de satin noir formant if. Une tunique en pékin tombe droite et s'enfuit de côté; dans le haut, une draperie plissée en satin forme un premier pouf qui s'agrafe sur la basque; un second pouf est formé par une autre draperie plate froncée au milieu, partant du bas du tablier et remontant sur la tunique. Draperie en satin, ainsi que le corsage qui reçoit un ornement en pékin, ouvert à l'encolure et se terminant en carré à la poitrine. Flots étagés en ruban de moire. Manche garnie de pékin et arrêtée au coude. Ruche de dentelle noire et plissé de crêpe lisse à l'encolure ouverte en cœur.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4333

Robe de mariée en merveilleux et moire. — Jupe en taffetas recouverte d'un tablier en merveilleux coupé dans le bas par des appliques en broderie de perles fines, frangées de chenille formant if. Les pendrilles jouent sur les plissés en merveilleux qui ornent la jupe; de côté s'ajuste une traine en moire, autour de laquelle court en spirale un plissé en merveilleux. La draperie de moire qui surmonte le tablier vient former un pouf, sous lequel commencent les plis-vague de la traine. Une frange de fleurs d'oranger au bord de la draperie, une autre en épaulette, et un bouquet à l'encolure. Corsage en moire, à basque se perdant sous la draperie et lacé derrière. Manche ronde. Voile tom-

bant devant et relevé sur l'épaule. — Bas de soie. — Souliers de satin brodés de perles.

TOILETTE POUR LA MÈRE DE LA MARIÉE

Robe en pékin moiré et satin de Lyon myrte. — Jupe à traine en pékin moiré, ainsi que le tablier au bas duquel sont trois plissés en satin de Lyon. Dans le bas, draperie en satin passant sur la traine et venant se nouer d'une coque et d'une traverse. Corsage à basque-habit à pointe devant; manche ornée de dentelle. — Châle long de l'Inde. — Col-lerette et manchette en dentelle. — Chapeau en moire myrte avec pouf de plumes. — Bottes en satin myrte.

CHRONIQUE

Ah! chères lectrices, plaignez-moi, car j'ai versé bien des larmes depuis notre dernier entretien.

Vous allez peut-être me reprocher de vous parler de moi et de mon chagrin au lieu de faire de la Chronique; mais Alexandre Dumas, le père, qui fut le modèle des causeurs n'avait point de sujet qui revint plus souvent sous sa plume que sa propre personne, et nul ne s'en plaignait. Et puis, si vous avez un cœur, si jamais vous consultez ce sentiment fatal, dont je ressens aujourd'hui les cruels déchirements, vous me comprendrez, vous m'excuserez et, qui sait? peut-être votre paupière deviendra-t-elle humide en pensant à ce que j'ai dû souffrir.

Mon Dieu! comme je l'aimais!

J'avais été pour lui une seconde mère; son éducation, c'est moi qui l'avais faite, avec une apparente sévérité mais au fond avec une pitié de son âge, ressentant plus que lui-même les maternelles corrections que ma tremblante main lui infligeait parfois.

J'avais dirigé ses premières promenades et frêmi souvent des imprudences qui lui faisait commettre sa passion pour les chevaux, la seule de sa vie, passion héréditaire, hélas! Son père était anglais et ne trouvait de plaisir — c'est la mode aujourd'hui — que dans la compagnie des cochers, au milieu des âcres parfums de l'écurie. Il mourut d'un coup de pied de cheval.

Grâce à moi, son fils avait pris, au contraire, une certaine habitude du monde et — ceux qui l'ont connu sont là pour le dire — il ne faisait pas mauvaise figure dans un salon. Mais, avant tout, c'était un bon et fidèle cœur, sachant bien m'aimer et je ne lui demandais pas autre chose.

Régulier dans ses habitudes, sobre, discret, toujours à sa place, ne sortant sans moi que pour les nécessités indispensables de l'existence, je le trouvais, quand je rentrais le soir, dormant paisiblement dans la pièce qui précédait ma chambre. Il ne manquait pas de se réveiller pour me dire bonsoir, et si vous aviez vu alors son regard chargé de tendresse chercher le mien avec une muette extase, vous comprendriez ce que j'éprouve quand je passe devant sa pauvre couche vide, vide pour toujours!

Hélas! depuis quelque temps il perdait la vue; il ne voulait pas en convenir, mais je m'apercevais bien de la difficulté toujours croissante qu'il éprouvait à traverser le boulevard. Je pressentais une catastrophe... elle est arrivée! On me l'a rapporté mort, sanglant, broyé par une roue... Jetons un voile sur ces horribles détails et sur mon désespoir; les larmes aussi on leur pudeur.

C'est fini! il ne me reste rien de lui, rien que son souvenir, mon chagrin et une assez mauvaise photographie où mon cœur le retrouve plus que mes yeux.

Mais qu'ai-je vu? je me trompe, il me reste encore quelque chose. Sur ce papier, j'aperçois un point noir, un point noir qui saute! Ah! saute sans crainte, toi qui me viens de lui. Ma main t'épargnera, bien que tu l'aies fait souffrir. En te regardant mes yeux se mouillent, car tu me rappelles un passé de bonheur, ces longues soirées d'hiver doucement écoulées au coin du feu, où je lui disais — quelquefois avec trop de vivacité: oh! comme je le regrette maintenant!

« Allons, Punch! as-tu bientôt fini de te gratter? »

Paris a été charmant durant ces trois semaines. On commence à y revenir beaucoup, du moins ceux qui n'ont ni château ni chasses. Mais surtout les étrangers y foisonnent, et ces visiteurs cosmopolites n'ont rien de commun avec les hordes affamées, mal habillées, mal élevées que les agences de Cook, de Gaze..., etc..., déversent sur nous par éclusées régulières pendant les trois mois d'été. J'ai rencontré fréquemment, ces jours-ci, de charmantes jeunes femmes évidemment étrangères mais fort distinguées et mises avec une élégance toute Parisienne; souvent jolies ou belles, avec ce cachet attirant de l'inconnu et du nouveau.

J'en dirai autant pour le nombre de Provinciales gracieuses, venant chercher nos modes et nous apportant, en échange, le plaisir de voir leurs belles couleurs et leurs frais visages épanouis par les joies de la Capitale.

Il me semble qu'en Province et à l'Étranger on fait de grands progrès dans l'art de la toilette. Il faut bien souvent une attention complète et un œil exercé pour reconnaître qu'on ne se trouve pas en présence d'une Parisienne pur sang, et les points défectueux sont presque toujours les mêmes. J'en citerai deux: le corset et les gants.

En arrivant à Paris, la première visite d'une femme aspirant au titre de femme élégante doit être pour une corsetière de premier ordre, et le nombre n'en est pas très grand. Mais il est impossible de se figurer, sans les avoir vus, les miracles qu'une véritable artiste peut accomplir sur « cette argile vibrante » comme disent les réclames, qui se nomme la taille d'une femme. Sauf quelques cas désespérés, tout sujet sortant de ses mains fait plaisir à voir à Paris et ferait sensation dans un chef-lieu; voici pourquoi — je vous le dis entre nous — on entend si souvent répéter que toutes les Parisiennes ont de jolies tailles.

A quoi, dans je ne sais quelle pièce du Palais-Royal, Gil-Perez répondait avec une amertume où l'on devinait le désenchantement:

« Ah! jeune homme, jeune homme! défiez-vous des tailles de Paris! »

Que voulez-vous? avec les modes collantes toute femme doit-être bien faite, de même qu'en République — c'est Montesquieu qui l'a dit — tout citoyen doit être vertueux. Si l'auteur de *l'Esprit des Lois* revenait en ce monde, il ne ferait pas difficulté de reconnaître que les femmes cuirassées en toute perfection courent les rues, tandis que les citoyens vertueux... Mais Montesquieu est mort, ne réveillons point son ombre.

Pour les gants, mesdames, ce que j'ai à vous dire est encore plus simple, quoique non moins important. Qu'ils soient très longs et que jamais le bras n'apparaisse entre le chevreau et la manche de la robe. Et, si vous voulez entendre un dernier conseil, ne suivez pas cette mode venue des champs qui consiste à entrer la manche dans le haut du gant, ainsi qu'un pêcheur introduit son pantalon dans la tige de ses bottes. Cette comparaison est peu élégante, mais je l'ai choisie à dessein; la mode que je critique ne l'est assurément pas davantage.

Le temps des soirées en plein air est fini, à la grande joie des directeurs des théâtres qui voient enfin leurs salles et leurs caisses pleines. Seul, l'Opéra peut lutter avec succès contre la chaleur; il n'a pas fait, de tout l'été, moins de dix-sept mille francs de recette par soirée. Aujourd'hui il en fait vingt mille, mais ce Pactole prend sa source au-delà des frontières. Le public est étranger, les abonnés absents pour un grand nombre, les loges sans toilettes pour la plupart; la salle peu intéressante, en un mot.

C'est le moment de voir l'Opéra derrière la toile; je veux dire dans une des loges de la scène. J'ai eu cette curiosité l'autre jour; nous autres femmes n'avons pas d'autre moyen de faire connaissance avec ce qu'on peut appeler l'envers d'un théâtre.

Assurément, je connais mal les *Huguenots* si je ne les avais jamais entendus autrement; être placé derrière le dos des gens qui chantent n'est pas le meilleur moyen d'écouter la musique. De plus, l'illusion de la scène, si complète à l'Opéra, n'existe pas. Les dames de la Cour manquent un peu de distinction; les moines qui bénissent les épées ont de singulières allures et des barbes non moins suspectes; les femmes et les enfants qui fuient devant l'arquebusade font plus attention aux trappes qui s'ouvrent devant eux qu'aux égorgeurs qui viennent derrière. L'une des victimes perd son soulier; les autres s'en emparent: voilà des martyrs bien facétieux, au moment où l'airain sacré tinte leur dernière heure à Saint-Germain-l'Auxerrois. Raoul s'échappe par une fenêtre pour aller mourir; Valentine se traîne jusqu'au vitrail entrouvert et tombe évanouie.... à la vue d'un pompier qui, les bras croisés, fait son quart dans la coulisse.

En revanche, rien de plus curieux que les entr'actes. A peine le mur de toile grise a-t-il séparé l'un de l'autre ces deux mondes: celui où l'on paie et celui où l'on est payé, que tout change en un clin d'œil, comme le sourire de la maîtresse de maison après le départ du dernier invité. Les morts se relèvent, la reine, la traîne de sa robe sous le bras, court changer de toilette; le page donne une chiquenaude sur les naseaux de la haquenée royale; Marcel se mouche.

Déjà les escouades des machinistes envahissent la

scène, vivement, mais avec un ordre militaire, chacun allant sans hésiter au point fixé d'avance. C'est un coup-d'œil qui déconcerte l'intelligence: là, deux hommes entraînent en courant, vers des abîmes inconnus, la moitié de la façade d'un palais; ici, un arbre deux fois séculaire est enlevé comme un manche à balai; cinquante individus emportent, apportent des objets gigantesques, sans se heurter, sans s'embarrasser. On pense aux fourmis démenageant leurs fûts de paille à l'approche de la pluie.

Cependant des habits noirs ont envahi la scène et causent avec les seigneurs en pourpoint et les dames en collerette. Le directeur, le chapeau sur la tête et la canne à la main, fait une observation à Marguerite de Navarre. Tout à coup, une voix traînante se fait entendre: « Place au théâtre, messieurs! »; le petit vieux qui n'a cessé d'arroser le plancher, une main derrière le dos, se décide à s'en aller, et l'huissier de la scène, armé d'un rondin formidable, frappe trois coups assourdissants devant la loge du directeur. Ceux qui ont assisté à toute cette manœuvre se disent: Comment, c'est déjà fini! — tandis que vous, chère lectrice, qui étiez dans la salle, disiez peut-être: Ils n'en finissent pas avec leurs entr'actes!

Si je cherchais une transition de l'Opéra au Palais de l'Industrie, le fil du téléphone me la fournirait facilement. Tout le monde s'est donné le plaisir d'entendre, à deux kilomètres de distance, les coups d'archet de l'orchestre, les roulades de la chanteuse légère, ou même — cela m'est arrivé — l'éternuement du spectateur dont un courant d'air malencontreux a chatouillé le crâne. Tout cela arrive voilé, affaibli, mais distinct. Il me semblait être au fond du petit salon de la loge du pauvre marquis où l'on s'attardait parfois, après l'acte commencé, à écouter la fin d'une histoire.

Au point de vue mondain, l'exposition d'électricité n'a pas été ce que je croyais. J'avais pensé que ce Hall immense, éclairé comme jamais édifice humain ne fut éclairé depuis le commencement du monde, deviendrait un lieu de promenade où l'on se retrouverait pendant une soirée déjà fraîche. Mais j'avais compté sans la lumière qui éborgne et sans le bruit qui assourdit. Chaque entrée le soir coûte trente sous, plus une migraine le lendemain. Et puis, cet éclairage brutal, impitoyable, est la terreur des jolies qui..., aident leur beauté, et des jeunes qui cachent leur âge. Il faut qu'un visage soit sans peur et sans reproche pour passer impunément à côté d'un foyer lumineux de la force de cent cinquante lampes Carcel; autant vaudrait être vue au microscope. La poudre de riz la plus légère prend des aspects de macadam nouveau avant le passage du rouleau à vapeur; la moindre ride semble une crevasse sur une terre brûlée par la sécheresse, et certaines végétations, privilège des mentons masculins, font penser à ces bouquets de palmiers entrevus au désert, étendant leur ombre sur le sable aux rayons du soleil couchant.

D'ailleurs, la place manque pour se promener ou pour s'asseoir. Tout est envahi par des appareils auxquels nous ne comprenons rien et qui nous intéressent peu, si j'en excepte les lampes et le téléphone. Il y a

(La suite à la page 140.)



N° 1. Robe pour enfant de deux ans et plus.

Forme cintrée fermée, devant, par un rang de boutons dorés. Basque découpée et rapportée se détachant sur une jupe plissée. Col et manchette en broderie Richelieu.

N° 3. Robe en cachemire myrte, pour fillette de 9 ans et plus.

Robe cintrée terminée par un plissé de trente centimètres de hauteur; sur le devant, on rapporte une bande plissée qui fait tête au plissé. Double col et parement de la manche, rejeté en revers, en satin myrte. Draperie-ceinture en satin, nouée derrière de deux volumineuses coques à pans.



N° 4. Costume en tartan écossais, pour fillette de sept ans et plus.

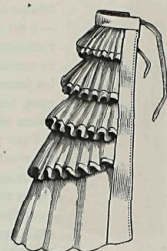
Robe cintrée, les devants froncés près

N° 1. Robe pour enfant de deux ans et plus.

La robe est en cachemire bleu avec deux volants brodés, étagés dans le bas; elle est serrée par trois coulissés gansés avec nœud derrière. L'encolure décolletée est froncée; un volant brodé rabat en berthe. Manche courte faite d'une bande brodée.

N° 2. Costume en drap bleu, pour petit garçon de quatre ans et plus.

de l'encolure et à la taille. Un bas de jupe, plissé en plis creux et monté au bord de la robe, est couvert aux deux tiers d'un plissé couché. Une ceinture en satin cache la couture de réunion et se noue en coques. Col et parement en satin.



N° 5. Petite tournure en crin.



N° 6. Tournure en satin noir.

MODELES DE LA MAISON DE PLUMENT, 33, RUE VIVIENNE



N° 7. Costume en surah bleu marine et dentelle crème. — N° 8. Costume en satin et dentelle espagnole noire (devant et dos).

N° 6. Tournure en satin noir.

Des aciers accusent la tournure; elle reçoit, au bas, une dentelle blanche qui a pour tête un ruché de satin noir.

Hauteur, soixante-quinze centimètres. — Prix, 22 fr.



N° 2. Costume en drap bleu, pour petit garçon de quatre ans et plus.

N° 7. Costume en surah marine et dentelle crème.

Jupe plissée verticalement de larges plis couchés. Polonaise en surah broché de fleurettes bleu pâle, relevée en panier sur les côtes et drapée en pouf. Au contour, une dentelle espagnole crème, et devant un jabot coquillé de cette même dentelle.

N° 8. Costume en satin et dentelle espagnole noire.



N° 4. Costume en tartan écossais, pour fillette de sept ans et plus.

Jupe garnie en tablier de six plissés en satin, cernés d'une dentelle piquée de motifs en jais et descendant en spirale. Tunique en dentelle espagnole drapée en pouf, et corsage en surah à basque faisant pointe; la basque, évasée sur le côté, reçoit, derrière, un nœud piqué d'une jolie fantaisie en jais; dentelle devant. A l'encolure, plissé serré de dentelle Suisse; le même à la manche.

beaucoup à dire sur les premières ; quant au second, mes éloges sont sans bornes : rien de plus commode, de plus pratique, de plus nécessaire. Comment a-t-on pu s'en passer jusqu'ici ?

Au bout d'une heure d'Exposition, les yeux et les oreilles demandent grâce. On se hâte de sortir de la fournaise, et l'on se trouve subitement sous les voûtes sombres des marronniers, où la lueur des becs de gaz, qui paraissent autant de veilleuses rougeâtres, envoie à peine un soupçon de clarté funèbre. On dirait que les voitures roulent sans bruit, entre deux lanternes voilées de crêpe, traînées par des fantômes de chevaux, conduites par des ombres de cochers. Il semble qu'on vient de franchir le Styx, qu'on erre dans les Champs-Élysées de Virgile et non dans ceux de Ledoyen. On est comme baigné doucement de cette obs-

curité et de ce silence ; on sent comme l'impression de l'éternel repos, après le bruit, l'agitation, l'éblouissement de tout à l'heure.

Les souvenirs de la mythologie, les descriptions du Dante me reviennent à l'esprit : Voici, sur un banc, Francesca et Paolo se faisant leurs adieux avant de retourner, lui à sa caserne, elle à ses fourneaux. Ce guerrier, appuyé sur sa longue lance, attend l'heure d'éteindre les candélabres de l'avenue ; tandis que ce pâle Éphèbe, se baissant avec mélancolie pour cueillir les violettes du Styx, chères à Proserpine, achève sa récolte de bouts de cigares. Je voudrais voir Sisyphe et son rocher ; je les cherche..... Ils ne doivent pas être loin, car j'aperçois le tonneau des Danaïdes.

CONSTANCE.

LES JUMEaux

(SUITE)

Ce fut le son d'une cloche qui le réveilla. Il ouvrit lentement les yeux et sourit, encore sous l'impression de son beau rêve. Hélas ! comme il ouvrit largement ses ailes et s'envola vite, ce rêve !

Amaury ne dormait plus depuis longtemps. Endormi le premier, il fut aussi réveillé avant son frère, et les tristes réflexions que Gaston avait faites, le soir, le pauvre enfant les fit le matin. Tous deux, en prenant des chemins différents, en étaient donc arrivés au même but.

Le ciel se montrait gris à travers les fenêtres, au lieu du beau ciel resplendissant, inondant de son regard leur chambre de la Moissy.

Il était six heures.

« Jeanne doit encore dormir, dit Amaury à Gaston. Mon Dieu ! Quand donc sortirons-nous du collège ? »

— Hélas ! répondit-il, nous en avons encore pour bien longtemps, mon pauvre Amaury !

Et comme il voyait deux grosses larmes poindre dans les yeux de son frère, l'enfant le prit dans ses bras et lui donna ce baiser qui lui fit rendu, et qui chaque matin venait autrefois éclore sur leurs joues.

Les écoliers se moquèrent d'eux, et le maître d'études leur dit que ce n'était pas permis au lycée.

Ils le regardèrent d'un air confus. Le maître d'études sourit, et ce bon sourire illumina si bien son visage, que Gaston et Amaury se prirent pour lui, dès ce moment, d'une affection que, par la suite, ils cherchèrent toujours à lui témoigner.

La toilette des enfants terminée, ils descendirent à la salle d'études. Ils y passèrent deux heures, après lesquelles ils allèrent déjeuner.

Comme la veille, Gaston et Amaury mangèrent peu. Le maître d'études s'approcha d'eux à la sortie du réfectoire.

« Vous vous habituerez à notre vie, leur dit-il

sais bien que c'est un sacrifice pour vous, mais voyez-vous, ajouta-t-il mélancoliquement, la vie est ainsi faite, qu'à chaque pas on se heurte contre des chagrins. Il vous faut avoir du courage et travailler sans relâche.

— Oh ! murmura Amaury, je sais bien que la vie est remplie de sacrifices et de chagrins ; mais c'en est un bien grand pour nous d'être obligés de vivre ici.

— C'en est bien un aussi pour moi ! répondit le pauvre garçon tout bas et en soupirant.

— Ah ! vous voyez bien, Monsieur, s'écria Gaston.

— Ce n'est pas la même chose, allez ! répondit-il. Vous êtes des enfants, vous. Quand vous aurez grandi, vous partirez d'ici, et les portes de l'avenir s'ouvriront toutes larges pour vous. Vous êtes riches, vous serez aimés, et vous serez heureux.

— Oh oui ! répondirent les deux frères. Oui, car nous reverrons notre père et Jeanne.

Puis, regardant attentivement le maître d'études, Gaston lui demanda avec cette curiosité indiscrète des enfants :

— Et vous ?

Le jeune homme sourit ; ce fut sa seule réponse.

Gaston et Amaury remarquèrent encore ce sourire, triste et doux. Ils virent aussi ses yeux cernés de bistre, enfoncés dans l'orbite comme ceux d'un vieillard, son teint d'une pâleur mate, nuancé d'un rouge vif aux pommettes, ses joues creuses et son air profondément mélancolique.

Ils comprirent à leur tour que celui qui cherchait à les consoler, souffrait aussi. Tous deux et en même temps, ils lui prirent la main et lui dirent :

« Nous vous aimerons bien ! »

Il commença pour eux, dès ce jour, une vie remplie d'études. Ils étaient sérieux et tristes ; ils se mêlaient peu aux jeux bruyants de leurs camarades, et ne

vivaient qu'avec la volonté d'apprendre et l'espoir de revoir bientôt leurs deux chères affections : M. de Mérillac et Jeanne.

Le temps s'écoulait lentement, avec sa monotonie habituelle, mais enfin il s'écoulait.

Ils s'étaient habitués à leur vie de collège, et travaillaient avec courage comme le leur avait conseillé le maître d'études.

Ils s'en étaient fait un ami, et c'est peut-être grâce à cette affection qu'ils devinrent un jour de véritables hommes.

En effet, chaque fois que sonnait l'heure de l'étude, chaque fois qu'il fallait prendre les livres et rester silencieux pendant des heures entières, Gaston et Amaury le faisaient sans murmurer.

Ce n'est pas qu'ils trouvassent d'abord une grande satisfaction à l'accomplissement de ce devoir. Se marteler la cervelle pour retenir une date ou un nom ne leur parut pas une joie digne d'envie.

Au moment où le soleil venait jouer sur leurs livres et effacer de ses rayons dorés les lettres noires de chaque ligne, ils eussent préféré courir et jouer comme lui ; il leur prenait des vellétés de paresse et quelquefois le livre tombait à terre.

Et cela arrivait à d'autres qu'à eux. C'était alors des remontrances de la part du maître d'études, des punitions dans la classe et aussi des réponses mal sonantes de la part des écoliers.

Mais, quand les choses se passaient ainsi, Gaston et Amaury remarquaient que le maître d'études devenait plus pâle, que ses yeux se cernaient davantage et qu'une petite toux sèche venait déchirer sa poitrine.

Depuis ce moment, le livre ne tomba plus à terre... Ils étudièrent consciencieusement, non pas seulement pour devenir des hommes, mais encore pour ne pas fatiguer leur ami.

Je dois cependant avouer que Gaston commit une grave faute dans sa vie d'écolier. Que voulez-vous ? personne n'est parfait. Un soir, en ouvrant son pupitre, il aperçut une lettre dont l'adresse était ainsi conçue :

A MONSIEUR HENRY BENN
Grande-Rue-Neuve, à Niort.
(Deux-Sèvres.)

Il ne comprit pas ce que signifiait cette enveloppe dans son bureau, la lettre n'était pas cachetée. Il ne se dit pas que cette lettre devait être donnée à son maître, et que sans doute elle ne se trouvait en cet endroit que par la méchanceté d'un camarade, désireux de le faire punir.

Cette enveloppe ouverte était bien tentante. Que faire ? Il regarda autour de lui : il était seul, et comme on était en récréation, il ne serait pas, pensait-il, dérangé de longtemps.

Il la prit donc et lentement, lentement, sachant bien qu'il commettait une grande faute, mais n'ayant pas le courage de résister, il prit la lettre et lut :

« MON CHER HENRY,

» Pourquoi tarder ainsi à m'écrire ? Ne sais-tu pas que tes lettres sont pour moi autant de joies ? et que je les attends comme s'attendent toutes les joies ? Je crois que tu m'oublies et j'en souffre réellement. J'aurais pourtant bien besoin de ton affection pour me

consoler et de tes bonnes paroles pour m'encourager.

» Je suis triste, mon ami, triste au delà de toute expression et découragé au dernier degré.

» Je m'ennuie formidablement ici, et comme il y a toujours un peu d'égoïsme dans mes lettres, voilà que je vais débiter par te demander un service.

» Ne pourrais-tu, au moyen de tes relations, me trouver une place quelconque dans ta petite ville ? Non-seulement je m'ennuie ici, mais je me fatigue trop. Je suis souffrant et je crains de tomber malade. C'est une singulière existence que la mienne et peu faite pour mon tempérament.

» D'abord, je me couche à huit heures et je me lève à cinq. Peut-être crois-tu que je dors pendant tout ce temps, semblable aux écoliers du dortoir que je garde, et qui ronflent fort, je t'assure ! Il n'en est rien. Je rêve un peu de liberté, un peu de vie, car c'est un tombeau qu'un collège, quand on a mon âge, et réfléchis un peu à ce que je dois éprouver, le soir, à l'heure où les enfants et les poules s'endorment, de me sentir enfermé dans ce grand dortoir, tandis qu'au dehors j'entends, comme en un joyeux écho de ma pensée, les mille bruits de Paris.

» Il faut me trouver un emploi, mon cher Henry. Je ne demande qu'un peu de liberté et un peu moins de tracasseries que j'en ai ici.

» Il faut aussi que je te fasse un aveu qui coûte à mon amour-propre, mais qui te décidera, peut-être, à accéder à ma prière.

» J'ai à ma garde une cinquantaine de gamins turbulents et fous, bons cœurs peut-être... mauvaises têtes sûrement ! Je suis passé à l'état de souffre-douleurs de ces enfants, et je ne sais pas quelles taquineries ils n'inventent pas en mon honneur. Que veux-tu ? Je ne leur en impose guère avec ma veste râpée, et le proviseur a dû, bien souvent, se charger d'en punir quelques-uns.

» J'ai cependant deux bons élèves auprès de moi. Ce sont deux jumeaux d'une douzaine d'années dont le père est très riche et qui m'ont été tout particulièrement recommandés.

» Ils sont encore nouveaux ici et s'ennuient beaucoup. Ils n'ont plus de mère, et ont été élevés par une nourrice et une vieille tante, dans un château des bords du Lot. Ce sont deux esprits enthousiastes, deux bonnes âmes aimantes. Tous deux se ressemblent physiquement et moralement. On ne doit pas pouvoir rencontrer plus de sympathie entre deux natures. Ils s'aiment et ne se quittent jamais. Ils jouent rarement avec les autres et viennent de préférence avec moi. Je leur en suis reconnaissant, car, dans la solitude où je me trouve, ces deux affections naïves et sincères me consolent un peu.

» Si tu peux me trouver un emploi, je les regretterai sûrement, mais ce sont encore des enfants, et je ne puis passer ma vie avec eux.

» Hâte-toi de me chercher et de me trouver ce que je te demande. Il y a nécessité à agir ainsi. Je te l'ai dit, je me fatigue beaucoup, je m'ennuie terriblement, et je tousse la nuit à réveiller tout le dortoir.

» Si tu ne te hâtes pas, il sera trop tard. Hâte-toi donc.

» Je te serre cordialement la main,

» GEORGES BLONDEL. »

Quand Gaston eut terminé la lettre, il resta honteux et troublé, ne sachant plus que faire.

Cependant on pouvait venir d'un moment à l'autre. Il la remit dans son enveloppe, la cacha dans sa tunique et redescendit dans la cour; il appela son frère :

« Tu ne sais pas, dit-il, je viens de commettre un grand péché... »

Amaury le regarda un instant, et comme l'expression du visage de son frère lui parut être comique, il partit d'un grand éclat de rire.

« Il ne faut pas rire, lui dit piteusement Gaston. J'ai lu une lettre que notre maître d'études écrivait à un de ses amis. Tu vois bien que c'est une grande faute!

Amaury devint sérieux et pâle.

« Oh! murmura-t-il, tu as fait cela?

— Oui, mais je ne savais pas de qui elle était, ni pour qui.

— Tu aurais dû la porter à M. Blondel; où donc l'as-tu prise?

— Je ne l'ai pas prise! s'écria Gaston. Je l'ai trouvée dans mon pupitre, et décachetée... Comment faire, maintenant?

— La lui rendre.

— Je n'oserai jamais.

— Donne-la moi. »

Gaston sortit timidement et avec précaution la lettre cachée dans sa poitrine, et la remit à son frère.

Amaury courut à M. Blondel et la lui remit.

« Monsieur, lui dit-il, je viens de trouver une lettre, la voici. »

Et il se sauva de peur que le maître d'études ne lui adressât une question.

Quand il revint auprès de son frère, celui-ci pleurait.

« Le mal est réparé, » lui dit Amaury.

Gaston ne répondit pas. Il regarda M. Blondel.

« Ne trouves-tu pas, lui demanda-t-il au bout d'un moment, qu'il a l'air malade?

— Pourquoi me fais-tu cette question?

— Regarde-le. »

Amaury obéit.

« C'est vrai, dit-il, il est bien pâle.

— Et dans sa lettre il dit qu'il est très-souffrant.

— Pauvre M. Blondel! Et que dit-il encore?... »

— Il dit, répondit son frère, souriant à cette idée qu'il était curieux aussi, il dit à son ami de lui chercher une place parce qu'il se fatigue trop ici. Il dit encore qu'il nous aime beaucoup.

— Il dit cela?

— Oui. Et que nous l'aimons aussi, et qu'il nous regrettera en partant, mais qu'il ne peut rester ici et qu'il faut se hâter de l'en faire sortir.

— Alors, il nous aime?

— Oui.

— Et il se plaint d'être malade?

— Oui, encore.

— Qui sait si son ami lui trouvera ce qu'il lui demande?

— Qui sait?

— Moi j'ai une idée. Il faut écrire à notre père. Il lui trouvera bien une place, lui!

— Tu as raison, il faut lui écrire de suite.

— Comme tu y vas!

— Puisqu'il dit de se hâter.

— Eh bien! nous écrirons demain. »

Le lendemain, en effet, une lettre partait à l'adresse de M. de Mérillac, portée en cachette, à la poste, par un camarade complaisant.

Ils dirent à leur père leur ennui au lycée, leur consolation auprès de leur maître d'études, lui confièrent que ce pauvre garçon était malade, lui avouèrent la faute de Gaston et le supplièrent de remplir pour lui l'office de cet ami à qui il s'adressait pour trouver une place.

Ils lui parlèrent beaucoup du docteur et s'attendrirent sur Jeanne. Que faisait-elle, que disait-elle?... Il fallait qu'elle leur écrivit, qu'elle leur racontât sa douce vie d'enfant gâtée, et aussi qu'elle leur envoyât dans sa lettre un peu de sa gaieté de là-bas et un peu du parfum de cette belle campagne qu'ils regrettaient toujours. Ils embrassèrent madame Flamand, et la lettre partit.

Quelques jours se passèrent pendant lesquels M. Blondel parut plus fatigué, et pendant lesquels Amaury et Gaston furent encore plus affectueux et plus studieux.

Ils attendaient la réponse de leur père avec une impatience fébrile, et plus d'une fois le pauvre M. Blondel les gronda doucement de ne pas être comme les autres enfants, insouciantes et joyeux aux heures de récréations.

Au bout d'un mois, M. Blondel fut remplacé par un autre maître d'études; un grand, gros et frais garçon, dont la figure enluminée contrastait singulièrement avec le visage blême de l'ancien.

Qu'était-il donc devenu? Pourquoi était-il parti sans leur dire adieu, sans leur serrer la main, sans leur adresser un mot?

« Messieurs, dit le nouveau pion, au moment où les élèves venaient de prendre leurs livres, M. Blondel est malade et je suis chargé de le remplacer. »

On ne répondit pas.

Gaston et Amaury se regardèrent, et ce regard disait bien des choses.

Ils furent tristes toute la journée, et tandis que leurs camarades, déjà oublieux du pauvre garçon sans famille, qui souffrait dans l'infirmerie, riaient, chantaient et donnaient, en l'honneur du nouveau venu, essor à de plus grandes taquineries, les deux jumeaux avaient le cœur gros et les yeux pleins de larmes.

« Et papa qui ne répond pas! disait Gaston.

— Il ne veut pas nous écrire avant de nous annoncer une bonne nouvelle, répondait Amaury. Pourvu que M. Blondel ne soit pas longtemps malade! »

Trois semaines s'écoulèrent encore.

On était à la fin de juin; il faisait beau, et les deux frères écoutant chanter les oiseaux dans les branches, écoutaient aussi chanter en eux d'heureux pressentiments. Sans savoir pourquoi, Gaston riait, et Amaury fredonnait une chanson plus vieille que lui, que lui avait autrefois apprise madame Flamand.

Au milieu de la récréation, quelqu'un vint chercher le nouveau maître d'études, et le proviseur fit remettre à Gaston une lettre de son père.

« M. Blondel est sauvé! s'écria-t-il en embrassant son frère. Papa lui a trouvé un emploi. Comme il est bon, notre père! Nous lui avons dit qu'il était malade, et voilà que, pour le remettre, il le gardera quelque

temps au château. Il verra Jeanne, mon Dieu! Je suis sûr que cela va le guérir de savoir qu'il peut partir.

— Et nous le reverrons aux vacances, alors, répondit Amaury en battant des mains de joie. Pauvre M. Blondel! comme il va être heureux! Nous lui ferons tout visiter nous-mêmes, n'est-ce pas, Gaston? Et nous le conduirons à la Floride voir l'endroit où nous avons trouvé Jeanne.

— Qu'il me tarde de le lui dire!

— Oui... Mais comment allons-nous faire? D'autant plus qu'il ignore que nous avons lu sa lettre...

— Je le lui avouerai, voilà tout; et il me pardonnera bien.

L'heure de la rentrée sonna.

Le nouveau maître d'études, ponctuel à son devoir, était revenu. Sa grosse figure était pâle,

« Messieurs, dit-il en élevant la voix, nous allons, avant de commencer les études, dire une prière pour M. Blondel.. »

— Il est donc plus malade? demanda timidement Gaston.

— Nous allons dire le *De Profundis*, continua le maître d'études. M. Blondel vient de mourir! »

Un long frémissement parcourut la classe. Toutes les têtes se courbèrent, toutes, excepté celles de Gaston et d'Amaury dont les regards fixes et hagards effrayèrent un instant le maître d'études.

On récita la prière. Alors leurs genoux fléchirent, deux larmes sillonnèrent leurs visages:

« Oh, mon Dieu! s'écrièrent-ils, M. Blondel le disait bien dans sa lettre: « Hâte-toi, ou il sera trop tard! »

Depuis l'heure qui sonna la séparation éternelle des deux écoliers et de M. Blondel, jusqu'au moment où ils abandonnèrent le lycée, Gaston et Amaury furent des élèves studieux et dociles.

Ils l'avaient été autrefois pour ne pas fatiguer le malade à qui une gronderie faisait mal; ils le furent ensuite parce qu'ils étaient habitués à cette vie-là, et aussi en souvenir de celui qu'ils avaient aimé et de qui ils avaient été aimés.

Ce fut donc de cette affection que naquit pour eux l'amour de l'étude.

Je ne dépeindrai pas leur joie au moment des vacances. Comme ils furent heureux quand ils se virent de nouveau sur cette grande route, où l'an passé ils avaient tant pleuré!

Comme ils trouvèrent Jeanne grandie et embellie, et affectueuse! Je dois avouer que madame Flamand fut quelque peu reléguée au fond de leur cœur, et que toutes leurs caresses furent d'abord distribuées entre M. de Mérillac et la blonde Jeanne, qui, depuis leur absence, passait presque tout son temps au château, entre son père et le leur. M. André, en effet, ne la quittait jamais, sinon pour visiter ses chers malades. Jeanne et son père en étaient arrivés à être considérés comme étant de la famille de Mérillac.

Les courses recommencèrent dans le parc, mais moins folles et moins bruyantes. Jeanne, en grandissant, devenait sérieuse; et si elle chantait toujours, si elle avait conservé pour tous son doux nom de Fauvette, elle n'en avait pas moins pris des manières calmes et posées.

Gaston et Amaury ne revenaient pas du changement qui s'était opéré en elle.

Ils furent heureux pendant près de deux mois. Puis vint la rentrée des classes. Cette fois, ils furent moins tristes que l'année précédente. Ils comprenaient la nécessité du travail et ne se montraient point rebelles.

Ils restèrent encore cinq ans à Paris, revenant chaque vacances à La Moissy.

Une seule année s'écoula sans qu'ils allassent respirer le bon air de leur campagne, et se reconforter aux paroles encourageantes de leur père et aux doux sourires de Jeanne. Cette année fut la dernière qu'ils passèrent au lycée.

A dix-sept ans l'un et l'autre furent reçus bacheliers.

Leurs études étaient terminées. Quand ils revinrent à La Moissy ce ne fut plus avec la joie naïve et turbulente d'autrefois. Ils n'étaient pas encore des hommes, mais ils n'étaient plus des enfants. Leur âme chantait encore le refrain du passé, mais avec une voix plus grave.

C'étaient deux bons et beaux garçons, se ressemblant beaucoup.

Ils trouvèrent Jeanne encore grandie et encore embellie, mais fluette et pâle.

Elle aussi n'était plus une enfant, elle était maintenant une ravissante jeune fille.

Ils ne s'attendaient pas à la revoir ainsi, grave et recueillie, avec cet air des madones de Raphaël. Ils revoyaient sans cesse dans leur imagination le tableau qui les frappa le plus dans leur existence d'enfant, et Jeanne, alors, se montrait à eux toute riante et folâtre comme elle était à huit ans. JEAN BARANY.

(La suite au prochain Numéro.)

Le mot du Logogriphe du 8 Octobre est, Marie, dans lequel on trouve: Amer, aimer, amie, mari, maire, âme, mer, rame, arme, aire, mare, mai, air, rime, émir et Remi.

N. B. — Une erreur typographique nous a fait mettre gravure 4332, il faut lire gravure 4330. L'explication de la gravure est bien exacte pour le reste.



CHAPEAUX DE MADAME DE BYSTERVELD, 3, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ

Chapeau Salat en feutre loutre. — Le bord abaissé vers la droite, est très-relevé à gauche. Une plume noire et une plume blanche entourent le fond; elles sont fixées par un large papillon vert et or.

Chapeau grand duc. — Le fond en feutre loutre, le bord, graduellement relevé, en peluche assortie. Draperie en étoffe bayadère coupée d'un oiseau aux couleurs vives. Brides en tissu loutre et or.

Capote grande dame en velours et peluche ombrée

marron et grenat. — Le bord bouillonné de velours; dessus, un nœud mélangé, velours et peluche, fixe la draperie du fond. De côté, deux têtes de plumes marron et grenat et une aigrette. Brides ombrées.

Chapeau comtesse Lebot en feutre noir. — Sur le bord, relevé en diadème, ruche de velours noir, ainsi que sur le bavolet. Massées devant et sur le côté, une plume noire et une légère plume rose avec aigrette; au milieu une aigrette. Brides en velours doublées de satin rose.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4333, et une planche de patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Capote à revers, deuxième toilette (gravure n° 4331). — Jaquette, cinquième et septième toilettes (gravure n° 4331).

Blouse de petit garçon, deuxième figure (gravure n° 4331 bis).

DEUXIÈME CÔTÉ

Manteau à manche peplum, huitième et neuvième toilettes (gravure n° 4331). — Robe de petite fille, première figure (gravure n° 4331 bis).